

CULTE DU DIMANCHE 15 NOVEMBRE - St PIERRE
ACCUEIL DU COMITE EXECUTIF DU COE
Psaume 121 ; Matthieu 6, 33-34 ; jean 14, 1-6

Lors de sa dernière Assemblée générale à Busan, en Corée, le Conseil œcuménique des Eglises a lancé cette invitation à tous les chrétiennes et chrétiens de participer à « un pèlerinage de justice et de paix ». « Nous désirons avancer ensemble, est-il écrit dans cette invitation, nous exhortons toutes les personnes de bonne volonté à mettre les dons qu'elles ont reçus de Dieu au service d'actions transformatrices »

Le mot de pèlerinage est un mot important. Beaucoup d'images sont associées à l'idée de pèlerinage, qu'on soit croyant ou non du reste. On peut y voir des lieux précis de grande ferveur et piété populaires, comme Lourdes ou Fatima, sans parler de Saint Jacques. Spiritualité que je respecte, même si elle me pose bien des questions. On peut aussi y voir un autre aspect de la vie de foi, celui du cheminement, de la marche, du face à face silencieux et profond avec Dieu.

Car finalement dans le pèlerinage qu'est-ce qui compte le plus ? Est-ce d'atteindre le but ou le fait même de se mettre en route ? La destination ou le cheminement ? Jésus lui-même nous donne peut-être un élément de réponse quand il se présente, en Jean 14, comme le chemin. « Je suis le chemin » dit-il et non pas le but ou le sommet... mais bien le chemin !

Et je crois que beaucoup de ceux qui ont fait l'expérience d'un long pèlerinage pourront le confirmer, si atteindre le but est un objectif et probablement source de satisfaction, le plus important est ce qui se vit durant le chemin, c'est la transformation intérieure qui s'opère petit à petit. Je viens de lire le dernier livre d'Eric-Emmanuel Schmidt, que beaucoup connaissent pour ses romans comme « Oscar et la dame rose ». Dans ce livre (la nuit de feu), il relate l'expérience fondamentale et décisive qu'il a faite lors d'un voyage dans le désert, quand il a tout simplement découvert l'amour du Christ. Ce n'était certainement pas le but de ce trek dans le désert, mais il en est revenu totalement transformé...

Nombreuses sont les personnes qui à un moment de leur vie éprouvent le besoin de se mettre ainsi en route ; moi j'ai un rêve, je ne sais pas si je pourrai le réaliser un jour, c'est de partir de chez moi à pied pour rejoindre la Mer... mais sans se mettre ainsi en route physiquement, on peut néanmoins essayer de faire de sa vie quotidienne une forme de pèlerinage sur terre, un cheminement de foi. Car ce qui est déterminant pour un pèlerinage peut l'être aussi pour la vie quotidienne. Le pèlerin doit peu emporter avec lui, mais beaucoup espérer ; il doit faire confiance et compter sur les autres, accepter et reconnaître que l'avenir immédiat est incertain ou en tout cas ne repose pas sur ses seules compétences ou moyens. Il doit être attentif pour trouver son chemin et chaque matin se remettre en route. Le contraire du pèlerin, c'est bien le parvenu, à tous les sens du terme, celui qui se croit arrivé au but, celui qui n'a plus besoin des autres et qui est comblé ; celui qui est sûr de détenir la vérité.... Il n'a plus de questions à se poser, plus rien à chercher, il a une vie remplie ... le pèlerin lui cherche à avoir une vie habitée... c'est tout différent.

Vincent terminait son sermon de dimanche passé en rappelant combien il est bon que notre faim et soif ne s'éteignent pas, car c'est ce qui nous fait avancer. Nous devons garder une forme de manque, d'incomplétude.

Or le risque est grand pour chacun de nous que nous nous comportions en parvenus, surtout peut-être pour nous chrétiens occidentaux du 21^{ème} siècle qui vivons dans une certaine opulence et un confort qui risquent de nous assoupir. Mais ce qui est vrai pour chacun de nous : nous mettre en route, vivre en pèlerin, c'est-à-dire dans une forme de cheminement spirituel constant et peut être un peu inconfortable. Ce qui est vrai pour chacun de nous individuellement, l'est tout autant pour nous, comme communauté chrétienne, comme Eglise. C'est notre Eglise autant que nous même qui est appelée à se mettre en route, à passer d'une position statique à une position plus dynamique, à reconnaître que nous devons toujours être en recherche, de sens, de justice, de paix

Mais commençons par la dimension personnelle et je dois bien vous avouer que ce psaume 121 que nous avons relu ce matin m'accompagne depuis des années. C'est précisément le psaume du pèlerin, celui qui est prié par celui qui s'en va à Jérusalem ou qui s'en revient. Avant de se mettre en route, il s'en remet au Seigneur. Il est vrai qu'à l'époque les routes n'étaient pas sûres...même si ce n'était pas pu au trafic routier. L'avenir est donc incertain ; le pèlerin ne sait pas ce que l'avenir lui réserve, ce qu'il devra affronter comme imprévu sur la route (et c'est vrai comme dit le dicton populaire que les prédictions sont difficiles à faire... surtout pour ce qui concerne l'avenir !). Comme le pèlerin qui part de Jérusalem et se remet en route, chaque matin, nous nous retrouvons dans la même situation : nous avons beau avoir planifié notre journée, nous ne savons pas ce qu'elle nous réserve et pourtant nous devons nous mettre en route. Aujourd'hui, peut-être moins qu'hier encore, nous comprenons le monde et pouvons nous projeter dans l'avenir. Il semble difficile désormais de vouloir chercher à tout maîtriser, à organiser, à prendre toutes les assurances possibles. Fondamentalement ce que nous apprend le pèlerin, (et j'ai envie de rajouter : suite aux événements de Paris aussi c'est à faire le pari de la confiance, à ne pas rester tétanisé, arrêté par la peur, mais à oser continuer avancer mu par la confiance. Le pèlerin nous apprend aussi à ne pas nous embarrasser de ce qui finalement nous pèse et nous encombre. Je ne sais pas si vous connaissez le film qui s'intitule « Saint Jacques la Mecque ». Si vous ne l'avez pas vu, je vous encourage à le voir, vous passerez un très bon moment.... Je vous passe les détails, mais il y a une scène où l'on voit les pèlerins en chemin petit à petit se débarrasser de ce qu'ils avaient emporté avec eux et qu'ils croyaient absolument indispensable et qui se révèle au fil du chemin bien superflu ... et lourd à porter.

S'en remettre à Dieu, faire confiance, chercher une vie habitée et non pas simplement remplie ou pire encombrée par ses soucis ou ses certitudes, avancer certes seul, mais avec d'autres et en comptant sur eux, être prêt à être surpris et transformés par le voyage, voilà entre autre ce que nous pouvons apprendre du pèlerin pour notre vie ordinaire.

Faire confiance, car demain le Seigneur sera à nos côtés comme il l'a été hier et l'est aujourd'hui quel que soit le chemin sur lequel notre vie nous entraîne, que ce chemin soit choisi ou subi, qu'il soit un chemin de bonheur ou d'errance, quelle que soit la difficulté que nous avons à comprendre le monde dans lequel nous vivons, quelle que soit la violence qui nous submerge. Le Seigneur chemine à nos côtés. Mais comme nous l'apprend aussi le texte de Matthieu 6, faire confiance, n'est pas une attitude de paresse. La confiance ce n'est pas l'insouciance ou l'indifférence, la paresse ou la peur. Ce n'est pas un hasard si ce beau passage sur les soucis « ne vous faites de soucis » se termine par cette injonction à rechercher d'abord la justice et le Royaume de Dieu. C'est précisément parce que nous avons confiance que quoiqu'il arrive Dieu chemine à nos côtés que nous pouvons, libérés de

ce souci, être disponibles, disponibles pour les autres et attentifs à ce qui nous est donné tout au long du chemin. On aurait pu aussi choisir de relire ce matin le magnifique passage des pèlerins d'Emmaus qui cheminent avec le Christ sans pourtant parvenir à le reconnaître jusqu'au moment de la fraction du pain. Leur regard tout un coup est transformé et ils découvrent ce qu'ils n'avaient pas réussi à voir ou à comprendre jusqu'à lors. Etre en route, être en chemin de foi, c'est accepter de se laisser transformer et pour cela il faut apprendre à regarder, il faut se donner le temps d'écouter, il faut avec humilité reconnaître que je ne peux porter seul ce dont j'ai besoin et qu'il faut donc accepter d'avoir besoin des autres.

Mais tout cela est tout aussi vrai pour notre Eglise dans son ensemble que pour chacun d'entre nous. Notre Eglise doit être en marche, en mouvement. Probablement que bien des soucis de nos églises en Occident aujourd'hui proviennent justement du fait que nos églises étaient trop « installées ». Elles doivent certainement, et la nôtre en premier, réapprendre à sortir d'une certaine forme de confort institutionnel pour mieux et plus se risquer dans le monde. C'est ce que notre « vision », adoptée par le Consistoire, essaie de dire quand il est écrit que notre Eglise est « appelée à être une Eglise de témoins qui va à la rencontre de tous, [...] une Eglise affranchie des logiques de territoires ».

L'Eglise ne peut plus être installée confortablement, assise sur ses certitudes et ses traditions, attendant que les personnes viennent à elle. Notre Eglise doit être une Eglise en route, en chemin, une Eglise qui reconnaît le monde comme son terrain de mission ; un monde souvent inconnu, difficile à comprendre, parfois si violent ou du moins un monde que nous connaissons mal, qui nous fait même peut-être peur. Nous devons nous mettre en route, comme le pèlerin nous devons essayer de trouver notre chemin, nous devons commencer par écouter, par regarder, par reconnaître que nous avons besoin des autres, que nous ne pouvons plus compter que sur nous-mêmes, comme le pèlerin, nous devons nous mettre en route, quitter une forme d'assurance tranquille et accepter que nous ne savons pas forcément où ce chemin va nous mener. Mais comme pour le pèlerin, là encore une fois, savoir où l'on va n'est pas forcément le plus important ; le plus important c'est ce qui se passe en chemin. Comme le pèlerin, notre Eglise doit accepter de faire le tri dans ce qu'elle emporte avec elle. Il ne s'agit pas de rien prendre, autrement dit, il ne s'agit pas d'abandonner notre tradition et nos bonnes pratiques ou notre manière de croire, mais au fil des ans notre manière de faire et de croire s'est alourdie et il y a certaines choses que l'on considère comme indispensables qui ne le sont peut-être pas tant que cela et qui de fait nous alourdissent et nous empêchent d'avancer à la rencontre des autres. Si l'on veut véritablement nous mettre en chemin, nous devons faire des choix ; nous ne pouvons pas aller à la rencontre du monde encombré ou chargé par nos certitudes ou nos « on a toujours fait comme ça ». Comme le pèlerin, notre Eglise doit apprendre à emporter peu de certitudes mais beaucoup espérer. Comme le pèlerin notre Eglise doit demeurer curieuse et attentive pour comprendre le monde dans lequel elle est envoyée. Comme le pèlerin elle doit savoir écouter et discerner pour pouvoir partager l'Évangile. Comme le pèlerin, elle doit avoir une vie non pas remplie ou encombrée, mais une vie habitée par la présence de l'Esprit qui nous anime et nous accompagne, Une Eglise non pas parvenue, mais une Eglise résolument en chemin, une Eglise artisanne de paix, une Eglise porteuse d'amour.

Amen

Emmanuel Fuchs